

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Geneviève et Henri AGEL

La Salamandre, d'Alain Tanner

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1973, tome 69, p. 110-113

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

La Salamandre

d'Alain Tanner

Nous venons de faire une expérience fructueuse et exaltante auprès des élèves de Terminale du Collège Champittet de Lausanne.

Présentant *La Salamandre*, d'Alain Tanner, nous avons après la projection du film instauré une nouvelle forme de débat collectif en commentant des diapositives tirées du film. Ainsi nous avons pu, élèves et animateurs, travailler en profondeur l'œuvre magistrale du jeune cinéaste suisse.

Contestation intelligente

La Salamandre est un film essentiellement mais intelligemment contestataire. Deux critiques français le soulignent avec bonheur.

Écoutons d'abord Philippe Haudiquet :

« C'est de Suisse, pays démocratique épargné par les guerres depuis des temps immémoriaux, pays aux stations climatiques, banques et chocolats innombrables, bref, pays sans problèmes apparents, que nous parvient ce film de douze millions d'anciens francs, plus pauvre que s'il avait été réalisé dans un pays sous-développé mais qui, suprême raffinement, cache son dénuement sous un humour réconfortant. Simple, discrète, d'une efficace souplesse, la technique en est sûre et les acteurs sont tous excellents. Et c'est de Suisse que nous parvient, alors qu'on ne cesse de l'attendre en France, le plus bel enfant cinématographique du mois de mai 68. » (*La Revue du cinéma*, décembre 1971)

Et maintenant Michel Capdenac :

« Tanner bouscule au passage à force de tendresse juste et de causticité intransigeante, les conventions et les mythes d'un univers où l'on ne peut que se noyer ou surnager tant bien que mal si l'on prend conscience de la nature de l'ennemi permanent : ce système qui est celui de la « bêtise au front du taureau », auquel, pour ne pas s'y convertir en cendres, il faut résister par tous les moyens. » (*Les Lettres Françaises*, novembre 1971)

Le film de Tanner est une œuvre de Ruptures. Tout d'abord, mise en cause de la société qui empêche toute liberté d'action et de pensée, mais aussi toute aspiration à un plus **être**, en face de l'envahissement des forces et des techniques de l'avoir — le choix, le jeu, toute forme de gratuité y sont irrémédiablement bafoués, voire interdits.

Deux séquences sont à ce sujet tout à fait remarquables.

Celle de la forêt, matrice génétique, paradis perdu (que l'on retrouve aussi dans *Les Arpenteurs* de Michel Soutter, encore un merveilleux film !), où nos deux héros crient à la fois leur espérance de libération : « Ah que le bonheur est proche ! » et leur désespoir d'une aliénation sans remède : « Ah que le bonheur est lointain ! »

Et celle du tramway où les deux mêmes jouent l'un au turc chantant en arabe, l'autre au passager furieux d'être dérangé. Le public des voyageurs reste froid devant la scène insolite, mais réagit violemment lorsqu'on lui révèle que c'est un jeu !

Cette rupture sociale débouche sur une autre rupture, plus profonde encore : celle qui consiste à refuser l'ordre interne des choses et des êtres.

Fuite des repères

Nous assistons à une confrontation, puis à une véritable méditation sur les notions de réel et d'imaginaire, ici représentées par les deux héros : le journaliste et le romancier.

L'un veut « toucher la réalité du doigt », l'autre imagine une réalité. Finalement le romancier inventera juste et le journaliste tirera peut-être, d'un puzzle photographique, le vrai visage de l'héroïne.

De même pour la vérité et le mensonge : le désir même de l'héroïne de vivre, de dire vrai, la fait condamner comme menteuse et comme folle par les tenants du mensonge social, marchands, guerriers, etc.

Plus loin encore, le rapport espace-temps est complètement transformé, le temps est cassé par la caméra qui refuse de compartimenter la durée, ou au contraire l'étire démesurément... Ainsi le temps nous échappe... Une chose arrive après une autre, sans transition, par le moyen naturel de séquences juxtaposées sans rapport les unes avec les autres, ou par une voix off décalée par rapport à l'image :

« Ceci se passait le 27 octobre... Nous sommes le 12 novembre... » (image).

Le temps est au contraire « en train de se faire devant nous », aligné au temps réel, suivant les silences, les hésitations, les vagabondages de la pensée des héros.

L'espace rejoint ici la forme du temps investissant les protagonistes d'une sorte de no man's land où s'étend tout repère : grisaille ambiante, neige, forêt, longs paysages immobiles, ou murs dissolvant les visages. Nous sommes dans ce qu'Unamuno appelle le « sentiment tragique de la vie » : une lente désespérance au visage poisseux et qui exprime ce fait de rupture, cette blessure latente, non par le cri ou le temps fort, mais par l'insidieuse douceur de ceux qui ne croient plus aux « lendemains qui chantent ».

Humour et anarchie

Cependant l'auteur nous cache le marasme de ses héros sous la forme de l'humour le plus anarchiste, dans les propos d'une corrosivité savoureuse, dans les gestes d'une désinvolture insolite. Pourquoi une vendeuse de chaussures ne caresserait-elle pas les jambes de ses clients ?

C'est que dans le monde technocrate et organisé où nous vivons, vivre, penser, parler selon des impulsions naturelles est péché des plus graves. Le Lafcadio des *Caves du Vatican* de Gide et le héros de la *Confession de minuit* de Duhamel nous avaient déjà introduits à la notion d'« acte gratuit ». Cette attitude a été magnifiquement qualifiée par un critique français de « burlesque déambulatoire ».

Enfin, et sans avoir épuisé cette œuvre admirable, encore plus riche et plus vraiment moderne que celles de Godard à qui par ailleurs elle rend souvent hommage, nous voudrions noter une dernière particularité de ce film : l'emploi singulier de la parole.

La parole ici est un élément de distanciation, par la voix off souvent employée à un temps différent de celui qui est vécu sur l'écran.

Par ailleurs, Tanner désire « simplifier le plus possible l'image pour lui faire dire le moins possible », d'autre part il bannit la couleur qui fait trop « réaliste ». Cette neutralité de l'image est donc brisée par la parole qui en révèle le sens et qui lui donne son poids et sa nature. A propos du subtil maniement de ce matériau audio-visuel, Tanner pourrait reprendre ce que Cocteau dit de sa poésie :

« J'ai donné le contour à des charmes informes. »

A voir et à revoir, ce film ! A voir et à revoir *Les Arpenteurs* de Michel Soutter !... C'est peut-être de Suisse que nous vient le « frisson nouveau » d'un cinéma vraiment moderne.

Claude Goretta au Festival de Cannes (Goretta qui avait fait jouer François Simon dans *Le Fou*) nous le confirmera certainement avec *L'Invitation*.

Geneviève et Henri Agel

Note de la Rédaction

A l'heure où nous mettons sous presse, nous apprenons que le film *L'Invitation* vient d'obtenir le **Prix du jury du Festival de Cannes**.

Nous félicitons très chaleureusement Claude Goretta de cette consécration méritée et nous nous réjouissons de l'honneur qui rejaillit sur tout le cinéma suisse.

Une fois de plus, nous rendons hommage à la perspicacité de nos deux amis et correspondants, auteurs de l'article ci-dessus.